

à Dieu, de rester attaché à Dieu, de rester fidèle quand tout en nous veut partir en courant. Mais c'est *son* travail de transformation en nous, lent et profond, pas le nôtre.

Alors, comment savons-nous que nous progressons, ou si nous sommes peut-être déjà de l'autre côté ? Voici au moins quatre dynamiques à prendre en considération.

1. Un degré plus important de brisement

Tout le monde sait que les chrétiens peuvent s'ériger en juges au nom de la vérité. Mais les personnes qui sont passées par le Mur sont brisées. Elles ont vu, comme le dit Karl Barth, que, « à sa racine et à sa source, le péché est la présomption avec laquelle l'homme veut être lui-même son propre juge et le juge de son prochain¹⁰ ». Avant de passer par le Mur, nous préférons exercer le droit de déterminer le bien et le mal plutôt que de laisser ce savoir à Dieu. Après tout, nous savons mieux que lui.

Je le sais. J'ai honte quand je pense à la façon dont je jugeais régulièrement le cheminement des autres avec Christ, quand il était différent du mien. J'avais un avis et des préjugés sur à peu près tous ceux qui n'étaient pas comme moi.

Les premiers mots prononcés par Jésus dans le Nouveau Testament étaient révolutionnaires : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux » (Matthieu 5.3, NBS). Le mot qu'il utilisait décrivait un mendiant dépouillé de tout, qui avait touché le fond. Jésus ne décrivait pas une personne dans le dénuement matériel

10. Karl Barth, *Dogmatique*, IV/1*, trad. Fernand Ryser, Genève, Labor et Fides, 1966, p. 244.

le plus total mais quelqu'un dans l'impossibilité de s'élever au-dessus des autres.

Imaginez un mendiant. Pas quelqu'un que vous pourriez trouver dans les rues d'une ville occidentale, flânant et cherchant de la monnaie pour se payer de la bière ou des cigarettes. Représentez-vous plutôt une personne dans une pauvreté tellement abjecte qu'elle serait incapable de faire autre chose que d'être couchée là, dans un coin, la main tendue, espérant que quelqu'un la prenne en pitié. Représentez-vous quelqu'un qui sait qu'il va mourir à moins qu'un passant n'ait pitié de lui. Pouvez-vous imaginer ce mendiant en train de dire :

- Je n'ai pas toujours été comme ça : j'ai mon bac.
- Je n'aime pas la façon dont vous me regardez. Gardez votre argent.
- Je gagne plus d'argent que le reste de ces mendiants.
- Regardez comment est habillé ce mendiant là-bas dans le coin. Il n'a pas honte ?

Les gens qui sont passés de l'autre côté du Mur sont libérés de la tendance à juger les autres.

L'orgueil et la tendance à juger les autres se trouvent aux quatre coins du monde, dans toutes les cultures, les lieux de travail, les aires de jeux, les familles, le voisinage, les équipes de sport, les salles de classe, les mariages, les lieux d'accueil des sans-abri, les conseils d'administration d'entreprises et les fêtes d'anniversaire des enfants de dix ans. Cela ne disparaît pas automatiquement quand nous devenons chrétiens. Cela prend seulement une nouvelle forme :

- Je n'arrive pas à croire qu'elle se prétende chrétienne.
- Les membres de méga-Églises sont superficiels.

- Leur Église est petite et morte.
- Regarde ce qu'il fait. Il n'est pas chrétien.

Un autre moyen qui aide à bien mesurer notre niveau de brisement est de considérer à quel point nous sommes « offensables » (oui, j'ai conscience que *offensable* n'est pas dans le dictionnaire). Imaginez une personne hypersensible, qui lorsqu'elle est critiquée, jugée ou insultée se retire immédiatement et réagit. Soit elle passe à l'attaque, soit elle décide que nous n'existons plus.

Comparez cette image avec une personne brisée, qui se sent dans une telle sécurité dans l'amour de Dieu, qu'elle est incapable de se sentir insultée. Quand elle est critiquée, jugée ou insultée, elle pense en elle-même : *C'est bien pire que vous ne pensez !*

« C'était avec joie et enthousiasme que Saint François disait : "Bienheureux celui qui n'attend rien, car il jouira de tout"¹¹. » Peu de gens appréciaient les choses terrestres autant que lui. Il comprenait que personne ne peut se payer une étoile ou un coucher de soleil, que la gratitude et la dépendance envers Dieu sont les fondations mêmes de la réalité. François d'Assise, comme d'autres qui sont passés par le Mur, reconnaissait que nous dépendons tous à chaque instant de la miséricorde de Dieu.

C'est une des raisons pour lesquelles j'ai intégré à ma discipline spirituelle la « prière de Jésus ». Les mots de cette prière, adaptée d'une parabole de Jésus en Luc 18.9-14, sont les suivants : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. » Datant du VI^e siècle, la « prière de Jésus » a longtemps été une fondation de la spiritualité

11. Gilbert Keith Chesterton, *Saint François d'Assise*, trad. Antoine Barrois, Bouère, Dominique Martin Morin, 1979, p. 79.

orthodoxe d'Orient pour aider les croyants à rester fondés et dépendants de Dieu tout au long de la journée. En répétant la prière tout au long de la journée, en synchronisant les syllabes avec les battements de notre cœur, l'intention est que notre vie même incarne la richesse de cette prière¹².

2. Une plus grande appréciation de la sainte ignorance (le mystère)

J'aime le contrôle. J'aime savoir où Dieu va, ce qu'il fait exactement, le chemin exact qui nous mène là-bas et quand exactement nous allons arriver. J'aime aussi rappeler à Dieu la nécessité de se comporter de manière conforme aux idées claires que je me fais de lui. Par exemple, Dieu est juste, miséricordieux, bon, sage, aimant. Mais le problème est que Dieu est bien au-delà de tout concept que je peux saisir le concernant. Il est totalement incompréhensible. Oui, Dieu est tout ce qui est révélé dans les Écritures, mais aussi infiniment plus. Dieu n'est pas un objet que je peux déterminer, maîtriser, posséder ou commander¹³. Et j'essaie tout de même d'utiliser mes « idées claires » sur Dieu pour me donner un pouvoir sur lui, pour le posséder en quelque sorte. Inconsciemment, je fais un marché avec

12. *Récits d'un pèlerin russe*, trad. Jean Laloy, Paris, Seuil, multiples éd. depuis 1966.

13. Thomas Merton, *The Ascent to Truth*, San Diego, New York et Londres, Harcourt, 1981 (1951), p. 104. La traduction française de ce livre, *La Montée vers la lumière*, ne reprend pas ce paragraphe, ouvrage dans la préface duquel l'auteur lui-même écrit : « J'ai moi-même revu le manuscrit, fait de nouvelles coupures, et introduit quelques changements. Le livre a maintenant revêtu sa forme définitive, et l'édition française remplace dorénavant toutes les autres (y compris l'édition anglaise), comme dernière version qui renferme tout ce que l'auteur désire garder de l'ouvrage original. Le reste peut être oublié » (*op. cit.*, p. 11).

Dieu qui ressemble à quelque chose comme ça : « Je t'obéis et je fais ma part du marché. Maintenant bénis-moi. Ne permets pas de souffrances trop graves. »

Dieu n'apprécie pas d'être rétrogradé au rang de secrétaire ou d'assistant personnel. Rappelez-vous à qui nous avons affaire : Dieu est immanent (si proche) et pourtant transcendant (tellement au-dessus et loin de nous). Dieu est connaissable (il peut être connu) et pourtant impénétrable. Dieu est en nous et à côté de nous et pourtant il est totalement différent de nous. C'est pour cette raison qu'Augustin écrivait : « Si tu comprenais, ce ne serait pas Dieu¹⁴. »

La plupart du temps, nous ne savons pas ce que Dieu est en train de faire.

On raconte l'histoire d'un vieux sage qui vivait sur l'une des vastes frontières de la Chine. Un jour, sans raison apparente, le cheval d'un jeune homme s'enfuit et fut pris par des nomades de l'autre côté de la frontière. Chacun essaya de reconforter le jeune homme dans son malheur, mais son père, un homme sage, lui dit : « Qu'est-ce qui te fait croire que ce n'est pas une bénédiction ? »

Des mois plus tard, la jument revint amenant avec elle un magnifique étalon. Cette fois, tous félicitèrent le fils pour sa bonne fortune. Mais son père lui dit alors : « Qu'est ce qui te fait croire que ce n'est pas une catastrophe ? »

Leur train de vie s'améliora grâce au cheval de race que le jeune homme aimait monter. Mais un jour, il tomba de cheval et se cassa la hanche. À nouveau, chacun plaignit le jeune homme pour sa malchance, mais son père dit : « Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'est pas une béné-

14. *Si enim comprehendis non est deus*. Sermon 117, III, 5 (sur Jn 1.1-3).

diction ? » Une année plus tard, les nomades passèrent la frontière et envahirent le pays. Chaque homme valide dut prendre son arc et partir à la guerre. Les familles chinoises qui vivaient sur la frontière perdirent neuf hommes sur dix. C'est seulement parce que le fils boitait que le père et le fils survécurent et purent prendre soin l'un de l'autre.

Souvent, ce qui semble une bénédiction et un succès s'avère être une chose terrible; ce qui semble être un événement terrible se transforme en une riche bénédiction¹⁵.

Moi aussi, je peux dire honnêtement que plus j'en sais au sujet de Dieu, moins j'en sais à son sujet.

Moïse a tout d'abord vu Dieu dans un buisson en feu. Dieu apparaît dans la lumière (Exode 3.2). Puis Dieu conduit Moïse dans le désert où il se révèle à lui dans une colonne de nuée le jour et de feu la nuit. C'est un mélange de lumière et d'obscurité (Exode 13.21). Finalement, Dieu conduit Moïse dans la ténèbre épaisse du mont Sinaï où Dieu lui parle face à face (Exode 20.21). Comme le note Grégoire de Nysse, c'est dans cette obscurité la plus totale que demeure la lumière infinie de Dieu. Et plus Moïse croissait dans la connaissance de Dieu, et plus ce Dieu vrai et vivant devenait pour lui indomptable, éblouissant et « inconnaissable »¹⁶.

Thomas d'Aquin a rédigé au XIII^e siècle une œuvre sur Dieu en vingt volumes. Il y déclare : « Ainsi, l'ultime démarche de la connaissance humaine est de savoir qu'elle ne connaît

15. Wayne Muller, *Sabbath. Finding Rest, Renewal, and Delight in Our Busy Lives*, New York, Bantam, 1999, p. 187-188.

16. Grégoire de Nysse, *La Vie de Moïse ou Traité de la perfection en matière de vertu*, trad. Jean Daniélou, Sources chrétiennes, n° 1 bis, Paris, Cerf, 4^e éd. (réimpr. de la 3^e rev. et corr., 1968), 1987, p. 211-217 (§ 162-169, « La ténèbre »).

pas Dieu (*quod sciat se Deum nescire*), en ce sens qu'elle sait que ce que Dieu est excède tout ce qu'elle comprend de lui¹⁷. » À la fin de sa vie, il a eu une vision de Christ dans une église. Après cette expérience, il affirme : « Je ne puis écrire davantage. J'ai vu des choses auprès desquelles mes écrits sont comme de la paille¹⁸. »

Un des grands fruits de notre expérience du Mur est un amour enfantin et approfondi pour le mystère. Nous pouvons nous reposer plus facilement et vivre plus librement de l'autre côté du Mur, sachant que Dieu est au contrôle et digne de notre confiance. Nous pouvons chanter joyeusement avec David : « Il faisait des ténèbres sa retraite, sa tente autour de lui » (Psaumes 18.12, BC).

3. Une plus grande capacité à s'attendre à Dieu

Une conséquence d'un plus grand brisement et d'une sainte ignorance est une plus grande capacité à s'attendre au Seigneur. Traverser le Mur brise quelque chose de profond en nous – cette volonté propre entraînant, avide, craintive, qui doit produire, qui doit faire en sorte qu'il se passe quelque chose, qui doit s'assurer que ce soit fait (juste au cas où Dieu ne le ferait pas).

Si je devais identifier mes plus grands péchés et erreurs de jugement des trente dernières années dans ma marche avec le Christ, ils se résumeraient tous à l'incapacité à s'attendre au Seigneur. Qu'est-ce que cela signifie vraiment quand nous lisons : « Espère en l'Éternel! Fortifie-toi et

17. Thomas d'Aquin, *De potentia*, q. 7, a. 5, ad 14 (dans les *Questions disputées*), tel que cité par Aimé Solignac et al., *Mystère et Mystique*, Dictionnaire de spiritualité 12, Paris, Beauchesne, 1983, p. 222.

18. Gilbert Keith Chesterton, *Saint Thomas du Créateur*, trad. Antoine Barrois, Paris, Dominique Martin Morin, 1977, p. 102.

que ton cœur s'affermisse ! Espère en l'Éternel ! » (Psaumes 27.14, BC). Ou : « J'espère en l'Éternel, mon âme espère, et je m'attends à sa parole. Mon âme compte sur le Seigneur » (Psaumes 130.5-6, BC).

Que ce soit en finissant les phrases des gens ou en ouvrant trop rapidement de nouvelles Églises filles de la nôtre, j'ai eu du mal à m'attendre au Seigneur. Dieu, je le crois, a étendu mon Mur (et en a ajouté quelques-uns plus petits) pour me purger de ce profond entêtement obstiné à le dépasser en courant. Pendant que je criais et me débattais, Dieu m'enseignait lentement à attendre. Maintenant, je comprends pourquoi c'est un thème récurrent dans l'Écriture.

Abraham a appris à attendre au pied de son Mur. À soixante-dix ans, il a appris qu'il serait père d'une multitude de nations. Après onze ans d'attente, il a pris les choses en main et a donné naissance à Ismaël par sa servante Agar (Genèse 16.1-4). Dieu l'a obligé à attendre encore quatorze ans avant que naisse l'enfant promis. L'humiliation publique et privée qu'il a endurée a fait de lui le père de la foi qu'il est dans l'histoire.

Moïse a appris à attendre au pied de son Mur. Après avoir tué un homme et échoué à délivrer les Israélites, il a passé les quarante années suivantes à apprendre à s'attendre à Dieu. Dans le désert, Dieu l'a transformé en l'homme le plus doux de la terre (Nombres 12.3).

David a appris à attendre au pied de son Mur. Après sa victoire éclatante sur Goliath, David, innocent, a été forcé de fuir l'armée puissante du roi Saül pendant dix à treize ans, perdant ses rêves, sa famille, sa réputation et sa sécurité